

**Contre-jour**

# Qui a peur du mollah Omar ?

L'économie morale  
du « talebanisme » dans le Golfe

---

par Fariba Adelhah

Lorsque l'on voyage dans le Golfe, on est frappé par les appréciations louangeuses que suscitent les figures controversées d'un Ben

Laden ou d'un mollah Omar. Il existe une réelle audience du talebanisme hors de l'Afghanistan, fût-ce sous forme d'une sympathie diffuse. Elle s'inscrit dans le contexte régional créé par les flux d'émigrés et de réfugiés afghans dans les pays voisins : le Pakistan, l'Iran et les États arabes du Golfe, et par certaines diasporas plus anciennement établies. Si l'on en croit une opinion courante, une telle popularité pourrait mettre en cause la stabilité des régimes en place, notamment celle des pétromonarchies arabes. Reste à savoir de quoi elle est faite.

Une place particulière doit être accordée à la composante baloutche de ces flux migratoires et de ces communautés diasporiques, même si celle-ci est impossible à quantifier, du fait de la relativité des identifications nationales au sein d'une société tribale vivant délibérément dans la dimension transnationale<sup>1</sup>. Car la population baloutche n'a pas, dans le Golfe et de part et d'autre de la mer d'Oman, ce rôle secondaire que semblerait devoir lui assigner son statut de minorité « périphérique » du Pakistan, de l'Iran ou de l'Afghanistan. Depuis des siècles elle contribue à articuler cet espace au sous-continent indien, à l'Iran, à l'Asie centrale et à l'Asie mineure. À cet égard les Baloutches occupent une place qui n'est pas sans rappeler celle des Kurdes, avec lesquels ils ont d'ailleurs des relations étroites, d'ordre commercial et religieux, sinon ethnique à en croire certains auteurs et leurs propres mythes d'origine. Ils sont les héritiers par excellence de Sindbad le marin, dont l'informalisation des économies de la région consacre le « retour »<sup>2</sup>.

Deux caractéristiques de cette émigration baloutche méritent d'être soulignées. En premier lieu, elle s'inscrit bien dans une dimension régionale, les individus ou les familles ne cessant de circuler d'un pays d'accueil à l'autre et travaillant avec d'autres communautés ethnonationales comme les Bangladeshis, les Indiens (en particulier du Kerala et du Gujarat), les Lari iraniens, les Arabes et les Kurdes. La seconde caractéristique de cette diaspora est sa forte structuration interne et sa hiérarchisation, qui organisent les flux migratoires, voire l'intégration progressive

des expatriés dans les sociétés du Golfe : ce sont les grandes familles baloutches, installées de longue date dans les monarchies, qui dominent la communauté, en assurent la régulation, distribuent les opportunités économiques et administratives (système des sponsors, *kafil*), sélectionnent les prétendants à la naturalisation ou à l'intégration, cooptent les notables. Ce mode d'organisation tient à la fois du monde tribal et du monde des guildes. Il garantit la fluidité, l'unité, l'impénétrabilité de l'ensemble communautaire, ainsi que son articulation à l'espace régional et aux différents États qui le composent, notamment aux dynasties des monarchies. À la charnière du politique et de l'économique, à l'interface de l'histoire et de la globalisation, ces grandes familles sont en quelque sorte les *gatekeepers* du système régional, dont le rôle ne peut être indifférent du point de vue de sa sécurité. Cela dit, il est utile de distinguer la situation de diaspora de celle d'immigration, même si le passage de l'une à l'autre est souvent insensible et brouillé par les liens familiaux ou tribaux.

---

### Le « talebanisme » comme idéologie de l'émigration

Les Baloutches vivant dans le Golfe sont en majorité sunnites et leur pratique religieuse semble assez tempérée. Les mosquées sont modérément fréquentées en dehors de la prière de midi et de celle du vendredi ; il existe aussi des lieux de sociabilité de type confrérique, notamment dans les quartiers pauvres de Doubaï, tels les *mâtam* consacrés à la commémoration des saints et des martyrs, voire dédiés à des sages. Nullement rigoriste et d'une orthodoxie toute relative aux yeux de bien des oulémas, cette conduite relève du couplage classique entre le culte des saints et l'activité commerciale ou économique<sup>3</sup>. Or le Golfe pose un problème du point de vue de ce modèle religieux : il est peu de saints qui y soient morts, et la région n'a guère d'écoles religieuses ni de sanctuaires à proposer à la dévotion des citoyens, hormis naturellement celui de La Mecque, situé sur la mer Rouge et dont la fréquentation reste exceptionnelle, ne serait-ce que pour des raisons administratives et financières.

Cet élément doit être gardé à l'esprit lorsqu'on relève le paradoxe suivant : les Baloutches, qui ne brillent donc pas par la sévérité de leur comportement islamique, sont nombreux à exprimer leur adhésion au talebanisme. Ils voient en celui-ci le juste combat contre le *kofr*, « la mécréance », c'est-à-dire le désordre et la corruption de l'incroyance. En même temps, ils l'associent à la lutte contre la domination américaine dans la région. Ce discours s'accompagne d'une forte valorisation d'Osama Ben Laden et du mollah Omar. L'imam Khomeyni jouit d'ailleurs du même prestige et de la même dévotion, tout Iranien et chiite qu'il fût, ce qui n'est pas si surprenant quand on sait que, de fait, la sociabilité religieuse des chiïtes et des sunnites se mêle fréquemment, par exemple sur certains lieux de pèlerinage du Baloutchistan iranien.

Un tel contraste entre une religiosité ouverte et une sympathie déclarée pour le talebanisme nous amène à voir dans ce dernier une idéologie de l'émigration : elle fournit au Golfe le culte civique des saints qui lui fait historiquement défaut – les héros en sont Ben Laden et le mollah Omar – et met en forme sa critique de la domination occidentale – singulièrement américaine – sur le monde. Autrement dit, le talebanisme serait une variante du culte des saints, au même titre que l'était la mobilisation révolutionnaire anti-impérialiste avec son cortège de martyrs laïques. Son avantage par rapport à celui-ci est d'intégrer non seulement les sentiments religieux de ses adeptes sans avoir à les séculariser outre mesure, mais aussi l'expérience même de l'émigration. En effet, il répond à trois besoins du migrant ou du voyageur. Tout d'abord, il exerce le contrôle sur le foyer et singulièrement sur les femmes restées au pays. Il rassure ainsi le migrant dans le climat de frustration sexuelle, mais aussi de transgression qui est le propre de la vie quotidienne dans le Golfe. À bien des égards, l'audience du talebanisme est symétrique du formidable boom de la prostitution qu'a provoqué l'arrivée de nombreuses femmes « russes » au lendemain de la chute de l'Empire soviétique, afflux que cherchent notamment à endiguer les mesures de limitation de l'immigration et du tourisme prises par Doubaï.

Ensuite le talebanisme permet de surmonter le sentiment d'anomie que peut éprouver le migrant. En même temps qu'un modèle d'interprétation du monde contemporain, il lui donne un repère et un cadre de sociabilité grâce aux mosquées où son influence est patente. Ceci ne doit pas prêter à confusion. Le talebanisme n'est pas (ou pas seulement) une idéologie passéiste : il parle de l'actualité régionale et internationale, de l'« hyperpuissance » américaine et de la globalisation. Par ailleurs, il n'est pas non plus l'expression politique de la pauvreté, même si de nombreux migrants baloutches sont effectivement démunis : il célèbre au contraire la prospérité, la réussite sociale, l'accession aux sphères du pouvoir, et ce n'est pas un hasard si les mosquées qu'il appelle à fréquenter sont si majestueuses et confortables ou si l'un de ses héros, Ben Laden, dont le père yéménite s'était installé en Arabie Saoudite et y avait fait fortune, est lui-même un milliardaire. Sur ce point, l'équation que l'on établit souvent entre le *jihad* et la misère ou la marginalité est un contre-sens, au moins pour ce qui concerne le Golfe.

Enfin, les réseaux marchands taleban remplissent une fonction financière cruciale d'acheminement de l'argent des immigrés vers leur terre d'origine et leur maisonnée. Ils procurent à ceux-ci un sentiment de confiance qui est décisif compte tenu de l'instabilité de leur propre situation, de l'insuffisance du système bancaire dans les campagnes dont ils sont souvent originaires, de leur souci de préserver la discrétion de leurs transactions et de la fréquence des vols et des escroqueries. Ils apportent aussi aux opérateurs commerciaux des garanties morales précieuses dans le contexte de concurrence acharnée et de volatilité inhérent à la situation d'immigration.

Au-delà, on peut se demander si le talibanisme ne procède pas d'une recombinaison de la citoyenneté et de l'espace public à l'échelle de la région. Les pratiques transnationales d'ordre religieux ou commercial qui structurent cette dernière depuis des siècles ne se laissent pas enfermer dans le cadre de l'État-nation, encore que l'appartenance à celui-ci ne soit pas indifférente tant dans le champ religieux (les mosquées sont ainsi couramment qualifiées de « pakistanaises » ou « iraniennes », pas de « baloutches ») que dans la référence à une terre d'origine (*khâk*). Le talibanisme transcende à la fois cette dimension de l'État-nation et les divisions confessionnelles, tribales ou claniques. Il est potentiellement d'autant plus rassembleur qu'au contraire du mouvement pakistanais deobandi, dont il est largement issu, et du wahhabisme, il ne s'oppose pas à la culture populaire religieuse, notamment au culte des saints, ni aux chiites<sup>4</sup>. Son attrait s'explique aussi par le fait que la plupart des migrants sont en butte à de multiples vexations et à des mesures discriminatoires – au contraire des Européens et des Américains – de la part des États qui les accueillent, singulièrement depuis le durcissement de la politique d'immigration des Émirats et de l'Iran. Même dans leurs États respectifs (Iran, Afghanistan, et surtout Pakistan), les Baloutches peuvent avoir le sentiment de ne pas être des citoyens à part entière. Leurs conditions de vie et de voyage se sont aggravées avec la systématisation de la lutte contre le trafic de stupéfiants et les sanctions prises par l'ONU contre le gouvernement afghan – particulièrement contre la compagnie aérienne Ariana – qui sont allées de pair avec le durcissement des procédures de délivrance des visas de transit pakistanais et le développement de la corruption chez les douaniers et les policiers : un Baloutche, par exemple en Iran, est désormais volontiers soupçonné d'être afghan, quelle que soit sa nationalité officielle. Aussi bien la délinquance dans les pétromonarchies du Golfe est-elle massivement associée, par les médias et les statistiques complaisamment publiées, à l'origine baloutche.

Bref, le mouvement taleb semble disposer d'une véritable base sociale dans l'émigration, sans préjuger de celle qu'il mobilise en Afghanistan même, et il véhicule peut-être une nouvelle conception transnationale de la citoyenneté qu'il serait imprudent de réduire trop vite à un mécanisme d'exclusion ou de discrimination, par exemple à l'encontre des femmes. On peut s'en faire une idée par l'observation du milieu de l'immigration et de son économie morale enchantée dans les Émirats arabes unis et le sultanat d'Oman.

---

### L'émigration comme univers enchanté

Le monde de l'immigration est incontestablement difficile à vivre. À la dureté des conditions de travail et de logement s'ajoutent la politique discriminatoire des pays d'accueil, la solitude, la frustration sociale et sexuelle, le dépaysement. En outre,

l'immigré est tenaillé par la nécessité morale d'envoyer de l'argent à sa famille alors qu'il est plongé dans une compétition impitoyable sur le marché de l'emploi, sur le marché cambiaire ou dans le commerce. Il vit donc dans une très grande instabilité tant sur le plan économique que sur le plan affectif. Le discours que développent ces migrants baloutches n'en est que plus paradoxal. Dans leur bouche, cette expérience de l'immigration est un monde d'enchantement : il est clair que, sur ce point, la globalisation n'est pas porteuse de la rationalisation que Max Weber associait au capitalisme. Ainsi, la plupart des hôtels des Émirats arabes unis ou d'Oman proposent fréquemment différentes formes de tombola. Les centres commerciaux organisent des festivals de shopping, eux aussi assortis de nombreux prix offerts par les magasins : le *Mebr-e jâm* – festival de printemps – de Doubaï est désormais concurrencé par le festival d'été (*Mebr-e jâm Khareef*) à Salalah, dans le sud d'Oman, et même par des festivals similaires dans les principales zones franches d'Iran. Les deux produits les plus valorisés par ces loteries sont la voiture et l'or. Il règne souvent dans les centres commerciaux et les hôtels du Golfe une atmosphère digne de Las Vegas. Les chanteurs irano-californiens, pakistanais ou indiens viennent d'ailleurs y donner des concerts en ces occasions. Or ce fétichisme de la marchandise, avec ces lingots et ces berlines ou 4 x 4 enrubannés, avec ces jeux de hasard ou ces concours plus ou moins stupides – telle cette course de vitesse entre les hommes de ménage pakistanais du Holiday Inn de Mascate pour changer les draps d'un lit, en septembre 2000 – accompagnés d'une musique stridente, n'est pas le fait que des notables aisés, mais bel et bien du tout-venant de l'immigration, hommes et femmes mélangés, encore que ces dernières soient naturellement moins nombreuses. Et les taleban, grands reconstructeurs du commerce en Afghanistan et opérateurs marchands omniprésents dans le Golfe, ne sont pas les derniers à visiter de tels lieux, où se nouent les vraies affaires.

Il serait erroné de ne voir là qu'évasion et aliénation. D'une certaine manière, c'est par l'intermédiaire de ces pratiques que les immigrés s'approprient le monde du Golfe dans lequel ils ont choisi de vivre de plus ou moins bon gré, ainsi que par toute une série d'actes quotidiens insignifiants, comme le bref coup d'œil que le consommateur de soda ne manque pas de jeter sur la languette de sa canette lorsqu'il l'ouvre, pour voir s'il a gagné l'un des nombreux prix promis par le fabricant. Le jeu, la compétition sont un véritable mode de vie.

Une telle conception enchantée du monde, en termes de gain ou de perte, mais aussi d'habileté, de chance ou de destinée, se retrouve au cœur de l'activité économique. Cette dernière a d'abord été marquée par d'incroyables retournements de situation ces dix dernières années, qui ont provoqué la fortune des uns et la ruine des autres : la guerre du Koweït ; l'effondrement de l'Union soviétique, qui a ouvert aux pays du Golfe les marchés de l'Ukraine, du Caucase et de l'Asie centrale ; les fluctuations du dollar et du cours du pétrole ; la crise asiatique de 1997,

puis russe de 1998 ; l'arrivée au pouvoir à Kaboul des taliban ; les incertitudes de la relation irano-américaine, qui ne seront pas sans conséquences sur la rente commerciale dont profite Doubaï... Sur le plan micro-économique, les opérateurs doivent constamment savoir s'adapter à ces contextes mouvants. L'un de leurs principaux risques a trait à la volatilité du marché cambiaire et aux réglementations de change qui, à tout moment, peuvent se refermer sur eux comme un piège en les empêchant de respecter leurs échéances. Les fluctuations dans la parité des différentes monnaies régionales et du dollar peuvent provoquer des inversions rapides de courants commerciaux. Cette instabilité engendre un type particulier de relations sociales entre les individus. Il n'est pas rare que votre interlocuteur vous demande, après quelques minutes de conversation, de devenir son associé pour se livrer à une quelconque transaction dans l'import-export. Mais ces manifestations soudaines de confiance ont leur revers : l'espace transnational dans lequel s'effectuent ces transactions permet aux indécents ou aux escrocs de franchir rapidement une frontière lorsqu'ils n'entendent pas tenir leurs engagements. Le monde de l'immigration est fait de ruse et de tromperie, à commencer par les très nombreuses contrefaçons. Le trafic de drogue et celui, important, de voitures volées (dites « d'occasion ») de l'Europe vers le Pakistan et l'Iran *via* Doubaï sont également des activités dans lesquelles prospèrent les Baloutches, et qui ne sont pas sans risques.

De façon générale, l'itinéraire social du migrant revêt une dimension épique. La moindre péripétie prend une allure dramatique. L'expatriation produit de l'exceptionnel alors même que son quotidien est tristement banal. Tout est marqué par le sceau du destin, qui donne son sens à l'aventure du voyage. L'enjeu même de celle-ci est héroïque puisqu'il ne s'agit de rien moins que de l'honneur de la maisonnée, de la justice à rendre aux mérites de ses proches : qui s'expatrie pour subvenir aux besoins de son frère handicapé, qui pour réunir la dot de sa jeune sœur...

Omniprésente, la chanson de variété, relayée par les vidéo-clips de style indien, interagit puissamment avec l'imaginaire de son public. Le thème de l'amour y est, comme il se doit, central. Il représente en effet, avec cette autre jouissance qu'est la réussite matérielle, la grande préoccupation des immigrés. Ce monde de fantasmes doit naturellement composer avec une réalité plus sordide de frustration et de vraie souffrance. Le milieu de l'immigration est ainsi partagé par des sentiments parfois contradictoires. Il est obsédé par la réussite matérielle et sociale, mais peut se consoler ou au contraire se désespérer à l'idée qu'il y a plus important que l'argent : l'amour. Il se construit sur le renoncement pour permettre à la famille restée au pays d'y vivre en conformité avec un idéal traditionnel ou néo-traditionnel, mais se traduit en attendant par l'abandon de ce mode de vie, voire sa transgression au fil du quotidien solitaire, des rencontres scabreuses et des distractions de mauvais aloi.

L'audience de Ben Laden, milliardaire moral et nomade, auquel le migrant peut aisément s'identifier, répond à ce genre de contradictions ou de paradoxes. Néanmoins il est un autre plan sur lequel le héros parle aux immigrés baloutches. Il est une réincarnation « globale » et anti-impérialiste de la figure historique du *sardar*, à la fois chef politique et modèle éthique, décidé à défendre au péril de sa vie l'honneur de la communauté, prompt à servir la veuve et l'orphelin. Le défi qu'il représente pour la superpuissance américaine, les coups qu'il lui porte, l'impuissance de ses ennemis à le réduire sont autant de motifs de jubilation et d'admiration pour un public qui peut désapprouver certains de ses actes dans ce qu'ils ont de sanglant, mais suit ses exploits comme une superproduction de cape et d'épée. Être riche n'a pas dissuadé Ben Laden de faire montre de générosité, de déployer son habileté pour tenir en échec l'arrogance américaine, de mettre au service de cette cause ses relations avec les classes dirigeantes de la région, de faire don de sa personne et de ses biens. Cet itinéraire est aux antipodes de celui des princes repus, oublieux du vrai sens de la vie – réalisation du Soi, prospérité de la famille, compréhension d'autrui, bref : accomplissement du devoir de l'homme envers son Créateur.

Peu ou prou, les notables de la diaspora baloutche doivent à leur tour se situer par rapport à ces deux figures morales, celle du néo-*sardar* islamiste et anti-impérialiste et celle du prince assujéti à l'arrogance américaine. On sait que nombre d'entre eux ne sont pas indifférents à l'appel de Ben Laden, avec la famille duquel ils sont au demeurant en affaires, même si, tendanciellement, la situation d'immigration est sans doute plus propre à faire entendre l'appel du talebanisme que la situation diasporique.

Vue sous cet angle, certes partiel, l'audience de Ben Laden ou du mollah Omar dans l'espace régional transnational fournit des réponses cohérentes ou économiquement opératoires à la crise morale qu'ont ouverte depuis une trentaine d'années l'émigration volontaire ou contrainte, les sécheresses, la répression de la rébellion baloutche de 1973-1977 au Pakistan, l'occupation de l'Afghanistan par les Soviétiques et la guerre civile qui a suivi, ou le déferlement d'images satellitaires dépravées. Elle incarne non pas une régression traditionaliste, mais une négociation entre, d'une part, des valeurs, une organisation sociale et un mode de vie que l'on souhaite préserver et, de l'autre, les nécessités du monde contemporain. Loin d'être une idéologie des damnés de la terre, le talebanisme est donc plutôt celle de prétendants à la cité et à l'embourgeoisement. Il est un conservatisme social moderne et vraisemblablement modernisateur, au moins pour les populations auxquelles il s'adresse.

Il se peut que son sens soit tout différent dans la société pachtoune qui lui a donné naissance et lui fournit l'essentiel de ses soutiens en Afghanistan même. Mais son rayonnement et son implantation à l'échelle de la région sont désormais indisso-

ciables de son devenir national. À cet égard, les précédents turcs du *Refah* et du PKK, ou des mouvements armés érythréens et somaliens, tous marqués par l'influence de l'émigration, sont intéressants. Bien sûr, la diaspora baloutche n'est qu'une composante, peut-être secondaire, du talebanisme. Mais on a vu sa place centrale dans la région, comparable à celle des Kurdes plus à l'Ouest, et elle est étroitement associée à l'ensemble pachtoune, lui-même source d'émigration<sup>5</sup>. Il n'est donc pas inutile de prendre en considération cette ouverture de l'Afghanistan sur le Golfe à laquelle elle contribue, fût-ce au risque de bousculer un certain nombre d'idées reçues et d'être politiquement incorrecte. Car sous le feu du *jihad*, attisé par les rivalités géopolitiques des puissances, se joue une autre partie, en termes de recomposition sociale, culturelle et morale, dont les migrants sont les principaux acteurs. Leur mollah Omar, leur Ben Laden ne sont pas exactement ceux que stigmatise la « communauté internationale », ni ceux qu'appuient ou combattent les Afghans de l'intérieur. Il s'agit d'un talebanisme de l'extérieur, en quelque sorte *off shore*, qui exprime la condition d'expatriation dans un monde « global », et dont les retombées politiques demeurent encore incertaines.

**Fariba Adelkhah** est chercheur au CERI, auteur de *Être moderne en Iran*, Paris, Karthala, 1998 (traduction anglaise : *Being Modern in Iran*, Londres, Hurst, 1999). E-mail : [adelkhah@ceri-sciences-po.org](mailto:adelkhah@ceri-sciences-po.org)

---

1. Un expatrié ou un voyageur baloutche se prévaudra selon les circonstances de liens familiaux pakistanais, iraniens, afghans, émirati ou omanais, voire indiens. Par ailleurs, une partie importante de ces flux migratoires est saisonnière ou très temporaire. Les motivations de ces mouvements (légaux ou clandestins) peuvent être familiales, religieuses, commerciales, politiques, écologiques (sécheresse), criminelles (trafics)... L'ensemble baloutche compterait environ six millions de personnes, dont cinq millions de nationalité pakistanaise, 600 000 de nationalité iranienne et environ 100 000 de nationalité afghane. Voir le livre récent – mais reposant sur un travail de terrain remontant aux années soixante-dix – de Philip C. Salzman, *Black Tents of Baluchistan*, Washington DC, Smithsonian Institution Press, 2000.

2. Fariba Adelkhah, *Le retour de Sindbad : L'Iran dans le Golfe*, Paris, Les Études du CERI n° 53, mai 1999. <http://www.ceri-sciences-po.org/publica/etude/etude.htm>

3. Nous utilisons le concept de « culte des saints » dans le sens que lui donne Peter Brown (*Le culte des saints. Son essor et sa fonction dans la chrétienté latine*, Paris, Cerf, 1996), c'est-à-dire dans une perspective de sociologie comparative de la religion et des mobilisations sociales, et non dans le sens que lui confère l'orientalisme classique.

4. Voir Gilles Dorronsoro, *La Révolution afghane*, Paris, Karthala, 2000, pp. 295 et 304.

5. Sur les relations entre Baloutches et Pachtones, voir Frederik Barth, « Ethnic processes on the Pathan-Baluch boundary », dans *Indo-Iranica. Mélanges présentés à G. Morgenstierne à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1964, pp. 13-20. La majorité des Baloutches afghans sont de langue pashto (Daniel Balland et Augustin de Benoist, « Nomades et semi-nomades baluc d'Afghanistan », *Revue géographique de l'Est*, XXII (1-2), janvier-juin 1982, pp. 133 et sq).